

## Salmon dans les roues d'Apollinaire

Apollinaire écrit dans *l'Esprit nouveau et les poètes*, texte de la conférence prononcée le 24 novembre 1917 avec récitation de poèmes, dont des poèmes d'André Salmon : « Il n'est pas besoin pour partir à la découverte de choisir à grand renfort de règles, même édictées par le goût, un fait classé comme sublime. On peut partir d'un fait quotidien : un mouchoir qui tombe peut être pour le poète un levier avec lequel il soulèvera tout un univers. On sait ce que la chute d'une pomme vue par Newton fut pour ce savant que l'on peut appeler un poète. »

À condition de fortement bémoliser les termes de ce programme, je tenterai de montrer qu'une souris n'est pas incapable d'accoucher de plus gros qu'elle, à défaut d'une véritable montagne.

Le point de départ de cette communication est en effet bien mince : il s'agit d'un feuillet isolé, manifestement une missive, adressée à un « cher Jean », datée de « Nice 1916 », signée André Salmon. Le texte de cette missive a cependant l'originalité, rare à cette date, de figurer un « idéogramme lyrique », qu'on ne peut encore appeler calligramme, puisque le mot ne sera inventé qu'en mars 1917 par Apollinaire, mais que j'emploierai quand même dorénavant par commodité. Y figure aussi un rébus. Ce précieux document m'a été communiqué par Jacqueline Gojard, qui n'ignore rien de mon intérêt pour ce genre d'écriture poétique. Qu'elle en soit publiquement remerciée, ainsi que de tous les renseignements qu'elle a bien voulu me communiquer pour cette communication.

La disposition des mots dessine une locomotive à vapeur avec sa cheminée, montée sur deux roues reliées par une bielle d'accouplement, et le foyer ; derrière, le tender avec le mécanicien debout la main sur un levier, coiffé d'une casquette. Manque son acolyte, chargé de fournir en charbon le foyer.

Voici maintenant le texte :

« Souvenir de Nice

Cher Jean ceci est un poème en forme de locomotive allusion directe à mon retour imitez-moi je monte au NORD quittez le [NORD] et retrouvons-nous à Paris où il pleut mais qu'importe, après tout, ce flacon Il ne faut plus m'écrire à Nice je retourne à Paris mercredi amitiés de votre fidèle André Les raisons autorisant l'espoir d'une prompte guérison sont au contraire innombrables il faut vous faire évacuer La famille FRONT se passera de vous voilà tout

Prenez des pastilles Dalty pour votre gorge  
Et laissez le cœur battre à sa fantaisie  
Prenez de l'elixir parégorique pour votre ventre  
Contre les foulures compresses d'eau sédative

Pour le reste tenez-vous chaud, buvez frais & du meilleur

Je fuis [Menton] quittez le [front]  
André Salmon  
Nice 1916 »

L'ordre de cette lecture, comme celui de la majorité des calligrammes d'Apollinaire, est en partie aléatoire. On peut considérer l'inscription dans le bonhomme terminée par la signature ANDRÉ comme la fin du message.

Tombée du ciel comme le mouchoir, cette lettre forme à son tour une forme de rébus. À qui est-elle adressée ? Il y avait quelques « Jean » dans les connaissances nombreuses de Salmon en 1916. Très vite j'ai pensé à Jean Cocteau. Interrogée, Jacqueline Gojard m'a confirmé que le destinataire était bien le poète. Le document provient du Harry Ransom Center (université du Texas). Il a été transmis à Jacqueline Gojard par Christine Lee en vue d'un catalogue d'exposition : *A Cabinet of drawings*. Le Centre possède en effet une abondante correspondance reçue par Cocteau.

Cette indication est de première importance. On devine dans l'échange que de son côté Cocteau a correspondu avec Salmon et que cette lettre est aussi une réponse à une autre lettre. Malheureusement, mon informatrice préférée m'a appris que la correspondance reçue par Salmon n'était pas accessible. Il va donc falloir l'imaginer.

Mais en amont une autre figure se profile : celle du grand ami Apollinaire, le seul à cette époque à avoir dessiné avec les mots. En 1916, *Calligrammes* n'était pas encore paru (il ne le sera qu'en avril 1918). Qu'est-ce que Salmon pouvait en connaître ? À cette époque, seuls les « idéogrammes lyriques » avaient été publiés dans *Les Soirées de Paris* en 1914, « Lettre-Océan » en juin, « Voyage », « Paysage animé », « La Cravate et la montre », « Cœur couronne et miroir » en juillet. Salmon ne pouvait avoir vu le calligramme intitulé « La Petite Auto », qui ne paraîtra qu'en 1918. Il est peu probable qu'il ait eu connaissance de « 2<sup>e</sup> Canonnier conducteur », paru à Zurich en mars 1915 dans une revue suisse d'expression allemande, *Der Mistral*. Quant à *Case d'armons*, publié sur le front en 1915 et qui contenait plusieurs « poèmes formels », il ne semble pas que Salmon en ait été bénéficiaire (mais tous ceux qui l'ont reçu n'ont pas été identifiés).

Mystère donc en amont comme en aval. Revenons au poème-dessin pour le faire parler davantage.

L'enquête, du côté Salmon-Cocteau, porte d'abord sur les lieux et les dates. Les *Souvenirs sans fin* sont surtout des souvenirs sans ou presque sans dates, ou plutôt naviguant en toute liberté d'une époque à l'autre. Il faut consentir, à moins de relire les quelque 1150 pages des *Souvenirs*, à suivre la marche en zigzag de Salmon, un pas en avant, deux pas en arrière, trois pas en avant, un peu de présent, etc. Car nous ne disposons ni d'une chronologie ni d'une biographie de Salmon. Elles manquent cruellement, d'autant que ces *Souvenirs* sont un mélange de précisions et d'inventions. Ainsi page 703, Salmon évoque Marc Henry, dont Apollinaire avait fait la connaissance en Allemagne. Il lui attribue la fondation d'un cabaret, *Les Francs-Juges*. C'est juste,

sauf le nom du cabaret, qui s'appelait *Les Onze Bourreaux*.

Quoi qu'il en soit, évacué d'Argonne, de Clermont-en-Argonne en passant par Saint-Dié, en 1915 pour épuisement, il s'arrête à Limoges : « On est refait. Nous n'irons pas encore à Nice ou à Monte-Carlo ce coup-ci. On a loupé la Côte d'azur ! ». Pourtant il est à Nice au début de 1916, à l'hôtel Richemont, en convalescence après une grave scarlatine. Il est difficile d'établir avec certitude la date de son retour à Paris. Ce poème épistolaire a été écrit quelques jours avant ce retour, en février ou mars 1916.

Quant à Cocteau, engagé volontaire bien que réformé, il a rejoint fin 1915 comme ambulancier les fusiliers marins à Nieuport, en Belgique. Il est bien au Nord. De cette époque, et avant son retour définitif à Paris, date un long ensemble de poèmes trop méconnu, *Discours du grand sommeil*, publié pour la première fois en 1925, dans *Poésies* (1916-1923), et pour lequel ont été accumulés notes et croquis.

On peut conjecturer que Cocteau a fait connaître, soit directement par un envoi indisponible ou perdu, soit indirectement, par des allusions, les poèmes qu'il était en train d'écrire. Ils seront dédiés à Jean Le Roy, celui-là même à qui Apollinaire avait envoyé un poème, « Chant de l'horizon en Champagne », pour qu'il le publie dans sa revue *les Imberbes*. Un étrange et fatidique réseau relie les trois poètes. Jean le Roy fut tué le 26 avril 1918. Il entretint une courte correspondance avec Apollinaire, une beaucoup plus importante avec Cocteau.

Le calligramme de Salmon attire l'attention sur le mot NORD, écrit en capitales. Or non seulement plusieurs titres de poèmes de Cocteau font intervenir également ce Nord (p.177 : BALLADE DE L'ENFANT DU NORD ; p.178 : BRASSERIE DE L'ENFANT DU NORD ; NORD-SUD [*surnom du boyau*] – appellation qui ne prendra une résonance littéraire qu'à partir de 1917) – ; p.227 : DÉSESPOIR DU NORD) mais le Nord, la mer du Nord sont largement évoqués dans les poèmes.

Un dialogue semble s'instaurer entre les deux poètes. On sait que Cocteau « empruntera » à Salmon un titre : *Le Secret professionnel*. Ce n'est peut-être pas un hasard non plus si un poème postérieur à *Parade* (mai 1917) dans lequel surgit une petite fille russe s'intitule « Féerie ». Mais au-delà de ces rencontres ponctuelles, auxquelles il faudrait ajouter l'attrait pour la Russie et les Russes, se pose la question plus vaste et plus intéressante des affinités entre la poésie de Cocteau et celle de son aîné. Pour faire bref, car ce sujet mériterait de longs développements, chez les deux poètes cohabitent lyrisme et dérision, goût du mystère et distanciation. Si le langage poétique de Cocteau dans les années de guerre a des aspects formels plus novateurs que celui de Salmon – en particulier l'usage de la typographie ou des jeux de mots –, un parfum commun les rapproche. Qu'on en juge avec ce DÉSESPOIR DU NORD où resurgit le thème d'Ophélie qui court d'Apollinaire à Salmon :

Ce soir je chante, fécond pour moi, cygne.  
Un bateau d'enfant. Ophélie au fil  
De l'eau. Bats le lit, ô fée  
Méchant. Une aubade.

S'il use de jeux verbaux qui préfigurent le « Langage cuit » de Desnos et s'il

tourne en dérision ailleurs le mythe d'Ophélie (Pléiade, 146), Cocteau n'en paie pas moins son tribut aux mythes qui alimentent tant la poésie d'Apollinaire que celle de Salmon.

Il ne semble pas que les exégètes de Cocteau se soient beaucoup intéressés à cette possible parenté spirituelle, récusée généralement d'ailleurs par Cocteau : on y décèle pourtant la plus juste place de Salmon dans l'histoire de la poésie moderne : un courant souterrain qui va féconder les plus grands poètes, sans que le poète lui-même, pour des raisons qui restent très obscures, soit parvenu à occuper le devant de la scène poétique.

Pourquoi toutefois Salmon envoie-t-il un calligramme à Cocteau ? Les talents de dessinateur du poète lui étaient-ils connus ? On sait que *Le Potomak* date de la veille de la guerre et de 1915, mais les Eugènes et les Mortimer avaient-ils déjà filtré dans « la bande à Picasso » ? Cocteau avait publié dès 1910 des dessins dans *Comœdia* (Pléiade, XXXII) et dans sa revue *Le Mot* en 1914 (*ibid.*, XXXIV). Si Salmon a une œuvre graphique et s'il s'est beaucoup intéressé à la peinture, ses propres prestations restent modestes. Cependant, la rareté d'un tel message calligrammatique plaide en faveur d'un signe de connivence entre deux artistes épris d'un double langage, verbal et iconique.

On le voit, soulever à la fois le continent Cocteau, avec à l'arrière-plan la guerre, et celui de Salmon, n'est pas aisé. Une piste s'ouvre.

Si la connivence entre Cocteau et Salmon est avérée – il faut évidemment rechercher d'autres lettres de Salmon à Cocteau –, il est remarquable qu'elle se fasse sous le signe d'Apollinaire. Je ne rappellerai pas ici les liens des deux poètes avec lui. L'examen du message de Salmon témoigne à la fois de la parenté entre ce calligramme et ceux d'Apollinaire et de ce qui les distingue.

Il s'agit d'abord comme on l'a vu d'un calligramme épistolaire, mixte de lettre et de poème, ce qu'indique déjà le titre « Souvenir de Nice », d'une écriture unilinéaire et fantaisiste. Salmon ne pouvait savoir qu'Apollinaire avait aussi dans un premier temps intitulé un de ses calligrammes de guerre, « La Colombe poignardée et le jet d'eau ou souvenir de Nice en novembre 1914 ». Car lui aussi était à Nice avant d'aller faire ses classes à Nîmes et de monter au front. Lui aussi a envoyé des messages sous forme calligrammatique, en particulier à Lou ou à d'autres comme celui envoyé à Louis de Gonzague Frick et reproduit dans les *Œuvres complètes* d'Apollinaire. L'échange d'informations ne favorise pas le lyrisme, non plus que les caricatures – genre quasi exclusif de son expression graphique – en forme de rébus qui en forment la seconde partie : Salmon à gauche et Cocteau à droite.

Le calligramme n'est donc nullement « redondant », le contenu du message débordant très largement le dessin : seule l'expression « un poème en forme de locomotive » désigne le rapport entre le visible et le lisible.

Cette locomotive est motivée par le message lui-même, puisque le voyage de Salmon va se dérouler en train. Mais on ne saurait négliger son aspect moderniste. Dans un contexte onirique très différent, Apollinaire avait dans « Voyage » dessiné avec des mots un train avec la fumée de sa locomotive : « Mais où va donc ce train qui meurt au loin dans les vals et les beaux bois du tendre été si pâle ? ». Ce « Voyage » aura-t-il aussi

laissé filer son sillage jusqu'à Cocteau ? Dans *Le Cap de bonne espérance*, on lit ces vers quasi calligrammatiques :

où va  
ce frais nuage obscur  
secoué  
de tics mauves

On peut y voir une sorte de mixage entre le nuage et le train de « Voyage ». Apollinaire dessinera aussi une automobile avec ses roues pour « La Petite auto », symbole de l'entrée en guerre.

Le calligramme de Salmon s'éloigne de ces représentations par son aspect volontairement « naïf », ce que souligne la silhouette du mécanicien à l'air martial, entourée d'un trait de plume et qui pourrait être également un autoportrait imaginaire (on reconnaît le fameux menton en galoche). Le message lui-même est l'objet d'un commentaire explicite : « Cher Jean ceci est un poème en forme de locomotive allusion directe à mon retour ». L'allusion concernant la pluie à Paris n'est pas seulement une information météorologique. Le goût de Cocteau pour le soleil devait être déjà de notoriété publique : « Soleil, je t'adore comme les sauvages, /à plat ventre sur le rivage », écrit-il dans un poème devenu célèbre. Mais la déclaration d'amour apparaît aussi dans le *Discours du grand sommeil* :

Moi qui adore le soleil comme un sauvage,  
ai-je aimé cette mer du Nord !

Le mépris du temps (« mais qu'importe, après tout, ce flacon » ... pourvu qu'on ait l'ivresse d'être enfin à Paris) est le prix à payer pour retrouver l'autre soleil, celui de la communauté artistique qui se rassemble dans la capitale, et pour fuir l'effroyable NORD. Notons en passant que cet amour du midi est partagé par Salmon, qui connaissait déjà la Provence, comme en témoigne la chronique qu'il donnera à *La Route* en décembre 1916, « Le midi l'été », dans laquelle il évoque Toulon et recommande « la région comprise entre Marseille et Toulon et où je citerai particulièrement : les Martigues, l'Estaque, Aubagne, La Ciotat, Cassis, Bandol, Sanary, Ollioules. » Lointaine anticipation d'un choix de vie...

Le message du calligramme en 1916 ne laisse pas d'être quelque peu subversif : « il faut vous faire évacuer la famille FRONT se passera de vous voilà tout ». On peut se souvenir du texte liminaire du *Cap de bonne espérance*, qui rapporte un conseil de guerre à Paris le 29 septembre 1916. Un prévenu est accusé de désertion. Il était parti arracher ses pommes de terre. Les conseils prosaïques recommandant divers médicaments dont du vin « & du meilleur » contribuent à accentuer l'aspect plaisant du calligramme, où se lisent tout de même en filigrane indifférence pour la guerre ou pressentiment de sa fin (« Les raisons autorisant l'espoir d'une prompte guérison » peut se comprendre métaphoriquement) – guerre à laquelle Salmon et Cocteau ont sacrifié – et fraternité artistique.

Autant dire que ce calligramme, malgré sa désignation comme « poème », n'a pas vraiment d'ambition poétique, bien qu'il fournisse les traces d'une revendication créatrice : le titre, la dénomination de « poème », la signature complète, la date, l'organisation spatiale de la page, le soin apporté à la numérotation. Proche en cela d'un parti pris anti-poétique relevé par Serge Fauchereau dans sa préface à *Carreaux et autres poèmes*, il forme en revanche un témoignage très précieux de la circulation poétique entre cette constellation de poètes qui ensemble, mais chacun à sa façon, contribuaient, en pleine guerre, à forger une nouvelle modernité.

C'est encore à Jacqueline Gojard que je dois la communication d'un autre mini-calligramme d'André Salmon, publié le 22 février 1936 dans *Aux écoutes*, pp.33-34. Faisant ses débuts aux Noctambules, il agrmente l'écho journalistique d'un autoportrait auquel est accolé un texte figurant un bonhomme sur un fil tenant un parapluie ou une ombrelle, que portaient les acrobates pour garder l'équilibre : « Le poète est l'ami des tendres funambules je dis mes vers aux Noctambules ». Cette prestation lui vaut un « grand succès » auquel assistent des peintres comme Kisling ou Othon Friesz, « de jeunes poètes, des peintres, des littérateurs, des journalistes ». « Ils étaient tous venus. », déclare l'échotier. Il y « dit et chante des poèmes et des chansons qui rappellent sa jeunesse insouciante, et pourtant douloureuse, à Montmartre et à Montparnasse ! ». Voilà aussi comment se propage la poésie, d'un temps à l'autre, d'un poète à son public, jetant ses graines à tout vent.

Certes, cette chronique de la vie littéraire ne suffit pas à hisser Salmon au rang des « grands poètes ». Certes encore, André Salmon ne fut pas que ce passeur. Les poèmes de sa jeunesse auraient mérité un meilleur sort. Cependant, il était lu et apprécié par ses amis. La postérité fait le tri par un souci d'économie mémorielle. Mais les « grands » n'auraient pas existé ou auraient existé autrement sans leurs amis restés dans l'ombre. L'enchanteur Apollinaire a plus que tous absorbé le miel de ses prédécesseurs et contemporains. Cocteau probablement aussi. Ainsi ce morceau de papier rescapé s'élargit en ondes concentriques d'un grand créateur à l'autre. Ce n'est pas un hasard s'il appartient à une correspondance du temps de guerre. L'éloignement de Paris a favorisé les échanges épistolaires entre les artistes. Ce qui se disait entre amis et s'envolait plus ou moins une fois la rencontre terminée prend ici corps. C'est un des très rares bienfaits de la guerre.

*Claude Debon*